VI

HISTOIRE DU CLICHÉ VIRGILIEN DES CENT BOUCHES

(*Georg.* II, 42-44 = *Aen.* VI, 625-627).

PAR P. COURCELLE

Professeur au Collège de France

SOMMAIRE. — *Répertoire des très nombreuses citations et contrefaçons de ce cliché d'origine homérique, qui jouit d'une vogue continue jusqu'au XII^e siècle, notamment dans les genres littéraires des Visions, Lettres et Panégyriques.*

M. Marouzeau a plus d'une fois attiré l'attention sur l'intérêt que présente l'étude des thèmes et clichés dans la littérature latine[1]. Selon ses directives, MM. Bardon et Miniconi ont précisé les cadres d'une semblable étude[2]. Je voudrais me limiter ici à l'examen d'un cliché dont la valeur esthétique paraît très contestable, mais qui est digne de remarque parce qu'il survécut pendant de longs siècles. Au cours de l'enquête sur *Les Pères de l'Église devant les Enfers virgiliens*[3], j'ai été frappé par le retour fréquent d'une formule, les variantes nombreuses auxquelles elle donnait lieu, la diversité des emplois auxquels elle se prêtait.

L'histoire ancienne du cliché virgilien est assez claire. Il remonte à Homère[4], comme le notait déjà MACROBE dans ses *Saturnales* :

Homeri est :

οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν.

1. *Revue des Études latines*, t. II, 1924, p. 159 ; XVI, 1938, p. 44 ; XXI-XXII, 1943-1944, p. 68 ; XXV, 1947, p. 68.

2. H. Bardon, *L'aurore et le crépuscule (thèmes et clichés)*, dans *Revue des Études latines*, t. XXIV, 1946, p. 82-115 ; P.-J. Miniconi, *Index des 'thèmes guerriers' de la poésie épique latine*, thèse, Paris, 1951. Cf. aussi, sur *non* en tête de vers, A.-M. Guillemin, *L'évolution d'un cliché poétique*, dans *Revue des Études latines*, t. XIX, 1941, p. 101-112.

3. Sous presse dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, t. XXII, 1956.

4. *Iliade*, II, 488-490 :

Πληθὺν δ'οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω
οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν,
φωνὴ δ'ἄρρηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦπαρ ἐνείη.

Hunc secutus Hostius poeta in libro secundo belli Histrici ait :

Non, si mihi linguae
centum atque ora sient totidem uocesque liquatae.

Hinc Vergilius ait :

Non, mihi si linguae centum sint oraque centum[1].

Macrobe sait aussi par les savants commentateurs de Virgile que celui-ci n'est pas le premier à avoir acclimaté ce cliché dans la poésie latine : déjà Hostius, poète du IIe siècle avant Jésus-Christ, avait remployé le cliché homérique en décuplant les dix langues et les dix bouches[2]. SERVIUS, de son côté, signale l'origine du cliché, mais propose Lucrèce comme intermédiaire entre Homère et Virgile[3]. Comme le vers ne se lit pas chez Lucrèce, Lachmann a supposé une lacune du livre VI ; L. Müller préfère corriger le *Lucretii* de Servius en *Lucilii*[4]. Il me semble impossible de décider entre l'une et l'autre hypothèses.

Toujours est-il que Virgile ne cherche ni à voiler l'emprunt à Homère, ni à cacher le caractère du cliché, puisqu'il l'emploie exactement sous la même forme à deux reprises :

Georg. II, 42-44 :

Non ego cuncta meis amplecti uersibus opto,
NON, MIHI SI LINGUAE CENTUM SINT ORAQUE CENTUM,
FERREA VOX.

Aen. VI, 625-627 :

NON, MIHI SI LINGUAE CENTUM SINT ORAQUE CENTUM,
FERREA VOX, omnis scelerum comprendere formas,
omnia poenarum percurrere nomina possim.

Il est très net que, chez lui, la formule peut servir à plusieurs usages, dès l'instant qu'il s'agit de traduire l'incapacité où se trouve l'auteur de procéder à une énumération exhaustive (*cuncta ; omnis... omnia*) tant le sujet est ample, quel que soit ce sujet : procédés d'arboriculture dans la seconde *Géorgique*, châtiments

1. Macrobe, *Saturnalia* VI, 3, 6, éd. Eyssenhardt, Leipzig, 1868, p. 366, 29.

2. Sur Hostius et son œuvre, voir, par exemple, E. Bignone, *Storia della letteratura Latina*, t. III, Firenze, s. d., p. 28-29 ; sur les sources du livre VI des *Saturnales*, cf. M. Schanz, *Röm. Litt.*, t. IV, 2, p. 195.

3. Servius, *In Georg.* II, 42, éd. Thilo, Leipzig, 1887, t. III, 1, p. 221, 28 : « *Non ego cuncta meis.* Lucretii uersus ; sed ille 'aerea uox' ait, non 'ferrea' » ; *In Aen.* VI, 625 : « *Non, mihi si linguae centum sint.* Lucretii uersus sublatus de Homero, sed 'aerea uox' dixit. »

4. Voir l'apparat critique de l'éd. A. Ernout de Lucrèce, *De natura rerum*, VI, 839.

infernaux au livre VI de l'*Énéide*. Il semble que nous ayons affaire à une variété d'adynaton[1].

Le succès de Virgile allait immédiatement donner une vie nouvelle à ce cliché. Nous le retrouvons au moins deux fois chez OVIDE, qui n'en ignore pas l'origine homérique, et qui renchérit en parlant au besoin non plus de dix ou de cent, mais de mille bouches :

Metam. VIII, 532-534, éd. Ehwald, p. 244 :

Non, mihi si centum deus ora sonantia linguis
ingeniumque capax totumque Helicona dedisset,
tristia persequerer miserarum dicta sororum.

Fast. II, 119-121, éd. Merkel, p. 224 :

Nunc mihi mille sonos, quoque est memoratus Achilles,
uellem, Maeonide, pectus inesse tuum,
dun canimus sacras alterno pectine Nonas.

SILIUS ITALICUS rappelle aussi l'origine homérique et applique le cliché à l'inspiration poétique :

Punica IV, 525-528, éd. L. Bauer, p. 90 :

Non, mihi Maeoniae redeat si gloria linguae,
centenasque pater det Phoebus fundere uoces,
tot caedes proferre queam, quot dextera magni
consulis aut contra Tyriae furor edidit irae.

PERSE, comme il est naturel chez un satirique, ne manque pas de railler cet appel à l'inspiration au moyen d'un cliché grandiloquent :

Sat. V, 1-29, éd. A. Cartault, p. 42 :

Vatibus hic mos est, centum sibi poscere uoces,
centum ora et linguas optare in carmina centum,
fabula seu maesto ponatur hianda tragoedo
uulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.
« Quorsum haec aut quantas robusti carminis offas
ingeris, ut par sit centeno gutture niti? »...
His ego centenas ausim deposcere fauces,
ut quantum mihi te sinuoso in pectore fixi,

1. Toutefois, elle ne figure pas, que je sache, chez E. Dutoit, *Le thème de l'adynaton dans la poésie antique*, Paris, 1936.

uoce traham pura totumque hoc uerba resignent,
quod latet arcana non enarrabile fibra.

Apulée le remploie pour dire son insuffisance à prier Isis :

Métam. XI, 25, 5 : Nec mihi uocis ubertas ad dicenda quae de tua maiestate sentio sufficit, nec ora mille linguaeque totidem.

Le cliché virgilien allait pourtant connaître une fortune nouvelle dans la littérature chrétienne, en prose comme en poésie, dès le début du IVe siècle[1]. L'auteur de la première rédaction latine de l'apocryphe Vision de saint Paul calque son exposé relatif au nombre des peines infernales, sur le passage du livre VI de l'*Énéide*.

Éd. T. Silverstein, dans *Studies and documents ed. by K. et S. Lake*, t. IV, London, 1935, p. 155, 18 :

Tunc Paulus scripsit multas penas, et sunt numero CXLIV. Si fuissent centum uiri ab inicio mundi et unusquisque habuisset ferream linguam, numquam possent unam penam enarrere (*sic*!) inferni (cf. p. 65-66).

L'auteur du De mortibus persecutorum, que l'on attribue d'ordinaire à Lactance, cite le cliché et l'applique aux supplices variés infligés lors de la persécution de Dioclétien.

Éd. J. Moreau, dans *Sources chrétiennes*, t. XXXIX, 1, Paris, 1954, c. XVI, 2, p. 94 :

Non, mihi si linguae centum sint oraque centum,
ferrea uox, omnes scelerum comprendere formas,
omne poenarum percurrere nomina possim,

quae iudices per prouincias iustis atque innocentibus intulerunt.

Le cliché sert, au contraire, à l'auteur éduen des Laudes Domini (qui sont sans doute le premier poème latin chrétien), pour conclure un ample développement sur les bienfaits accordés par les personnes divines.

Éd. W. Brandes, *Ueber das frühchristliche Gedicht Laudes Domini*, Programm Gymn. Braunschweig, 1887, v. 86-88, p. 8 :

Non, ego ferrato tegerer si uiscera muro,

1. La *Visio s. Pauli* latine est mentionnée par saint Augustin, *Tract. in Ioannem* XCVIII, 8, *P. L.*, t. XXXV, 1885 ; cf. B. Altaner, *Augustinus und die neutestamentlichen Apokryphen, Sibyllinen und Sextussprüche*, dans *Analecta Bollandiana*, t. LXVII (= *Mélanges P. Peeters*, t. I), 1949, p. 242-243.

ferrea uox linguaeque forent mihi mille canenti,
munera cuncta queam uestrae pietatis obire[1].

Il est clair qu'au temps de SAINT JÉRÔME les vers de Virgile sont préconisés dans les écoles parce qu'ils fournissent un cadre utilisable pour toute espèce d'énumération. Jérôme l'applique indifféremment aux châtiments variés qu'infligent les Barbares, aux infirmes de tout genre que secourt Pammachius ou aux diverses maladies que soigne Fabiola.

Epist. ad Heliodorum LX, 16, éd. J. Labourt, t. III, p. 107, 14 (à propos d'une incursion des Huns en 396) :

Tracti greges captiuorum ; Arabia, Phoenix, Palaestina, Aegyptus timore captiuae :

Non, mihi si linguae centum sint oraque centum,
ferrea uox,
omnia poenarum percurrere nomina possim.

Epist. ad Oceanum LXXVII, 21, t. IV, p. 46, 21 :

Non, mihi si linguae centum sint oraque centum,
ferrea uox,
omnia morborum percurrere nomina possim,

quae Fabiola in tanta miserorum refrigeria conmutauit, ut multi pauperum sani languentibus inuiderent.

Epist. ad Ageruchiam CXXIII, 16, *C. S. E. L.*, t. LVI, p. 94, 5 :

Quid saluum si Roma perit?
Non, mihi si linguae centum sint oraque centum,
ferrea uox, omnes captorum dicere poenas,
omnia caesorum percurrere nomina possim.

Epist. ad Pammachium LXVI, 5, éd. J. Labourt, t. III, p. 171, 7 :

Alius tumenti aqualiculo mortem parturit, alius elinguis et mutus, et ne hoc quidem habens unde roget, magis rogat quia rogare non potest, hic debilitatus a paruo non sibi mendicat stipem, ille putrefactus morbo regio superuiuit cadaueri suo :

Non, mihi si linguae centum sint oraque centum,
omnia poenarum percurrere nomina possim.

1. Sur l'auteur, la date et le contenu des *Laudes Domini*, cf. M. Schanz, *Röm. Litt.*, t. IV, 1, p. 206 ; E. Dekkers, *Clauis Patrum Latinorum*, dans *Sacris erudiri*, t. III, 1951, p. 236, n° 1386.

Des quatre exemples ci-dessus, le premier et le troisième, relatifs aux invasions barbares considérées comme une série de châtiments, s'inspirent directement du livre VI de l'*Énéide* où le cliché concernait les châtiments infernaux[1] : tantôt Jérôme supprime l'hémistiche du vers 626 touchant aux formes de crimes, tantôt il le remplace par un hémistiche de sa fabrication touchant les châtiments, et substitue *caesorum* ou *morborum* à *poenarum*.

Jérôme sait aussi transposer le cliché en prose, et aggrave l'hyperbole en vue d'un panégyrique :

Epist. CVIII, 1 (*Epitaphium sanctae Paulae*), éd. Labourt, t. V, p. 159, 1 :

Si cuncta mei corporis membra uerterentur in linguas et omnes artus humana uoce resonarent, nihil dignum sanctae ac uenerabilis Paulae uirtutibus dicerem.

Le païen Claudien, en 395, utilise de même le cliché pour dire les mérites du consul de l'année :

Paneg. dictus Probino et Olybrio consulibus, v. 55-57, dans *M. G. H., Auctores antiquissimi*, t. X, p. 5 :

> Non, mihi centenis patcant si uocibus ora
> multifidusque ruat centum per pectora Phoebus,
> acta Probi narrare queam.

Aux v^e^ et vi^e^ siècles, poètes et prosateurs rivalisent d'ingéniosité dans l'emploi du cliché virgilien, qui semble alors en vogue plus que jamais :

Sedulius, *Pasch. carm.* I, 99, *C. S. E. L.*, t. X, p. 23 :

> Nam centum licet ora mouens uox ferrea clamet
> centenosque sonos humanum pectus anhelet,
> cuncta quis expediet, quorum nec lucida caeli
> sidera nec bibulae numeris aequantur harenae?

Opus pasch. I, 2, p. 181, 9 :

Nam etsi humano corpori centum simul ora subpeditent centenisque linguarum motibus uox ferrea clamare non cesset, quis cuncta ualeat

1. De même Guibert, *Vita s. Eleutherii*, c. 45, *P. L.*, t. LXV, 81 B, cite *Aen*, VI, 625, à propos des tentations subies par son héros.

expedire, quorum numeris nec astra caeli densissima nec bibula maris harena conueniat?

ORIENTIUS, *Commonitorium* I, 387, *C. S. E. L.*, t. XVI, p. 219 :

> Non, mihi si linguae centum oraque centum,
> expediam quantum forma placens noceat.

DRACONTIUS, *De laudibus Dei* III, 568, *M. G. H., Auct. ant.*, t. XIV, p. 107 :

> Non, si mihi ferrea uox sit,
> ora tot exurgant, quot dentes oribus albent,
> aut mihi sint linguae, quantos caput omne capillos
> pectinat, explebo numerum (cf. *Aen.* VI, 545) sine fraude [fidelem.

AVIT DE VIENNE, *Poemata* III, 335, *M. G. H., Auct. ant.*, t. VI, 2, p. 233 (à propos des suites du péché originel) :

> Posteritas nam quanta ferat dispendia rerum,
> non cui uel centum linguae uel ferrea uox est
> enumerare queat, nec si, quem Mantua misit
> Maeoniusue canant diuersa uoce poetae.

PRISCIEN, *De laude Anastasii imperatoris, praef.*, v. 12, dans *Poetae latini minores*, éd. Bährens, t. V, p. 264 :

> Quae cuncta non ego potero producere,
> non, mille dentur si mihi linguae, simul
> fons ingenii sit carmen effundens nouum.

ARATOR, *De actibus Apostolorum*, I, 459, *C. S. E. L.*, t. LXXII, p. 40 (à propos d'*Act.* V, 15, où il est dit que saint Pierre guérissait les malades sur son passage rien qu'en les effleurant de son ombre) :

> O mihi si cursus facundior ora moueret
> centenosque daret uox ferrea, lingua diserta
> hac in laude sonos, quantum speciosior esset
> ambitus eloquii, uariis aperire figuris
> singula nec modicis includere grandia uerbis !

ENNODE DE PAVIE, *Epist.* IX, 29, 1, *C. S. E. L.*, t. VI, p. 250, 13 :

Si poetarum spiritus disciplina paginalis admitteret, centena ora et

uox ferrea uix quod celsitudini uestrae a me debetur uerborum ubertate reseraret.

Cassiodore, *Variae* V, 42, 11, *M. G. H., Auct. ant.*, t. XII, p. 169, 27 :

Longum est per tot periculorum casus sermonibus euagari. Sed apte iungendum est, quod ait de inferis Mantuanus : quis '*scelerum comprehendere formas*', quis
omnia poenarum percurrere nomina possit (*Aen.* VI, 626-627)?

In Psalmum CV, 2, *P. L.*, t. LXX, 755 C :

Vbi merito dicendum est :

« Non, mihi si linguae centum sint, ora centum, ferrea uox », addidit etiam : « Auditas faciet omnes laudes eius. »

L'exemple d'Avit montre que l'on sait toujours l'origine homérique et virgilienne du cliché. Ceux de Dracontius et d'Arator attestent un effort méritoire, quoique souvent malheureux, pour amplifier et renouveler la formule trop connue. On notera encore comment Cassiodore, une fois 'converti' à l'état religieux, reprend le cliché profane cher à sa jeunesse, mais se croit tenu d'en justifier l'emploi par un verset parallèle tiré des *Psaumes*.

Le cliché a la vie dure, au moins sous sa forme épistolaire ; le voici qui traverse l'époque mérovingienne sans se déprécier :

Paul de Verdun, *Epist. ad Desiderium* (en l'an 632), *M. G. H.*, *Epist.*, t. III, p. 209, 32 :

Ceterum ut ad uestra beneficia mentis oculos reflectam, nec si lingua clamet ferrea, ut quidam poeta ait, aut centena sonent spiramina, nullatenus potest.

Comme on voit, le formulaire épistolaire de Paul de Verdun est tout à fait analogue à ce qu'était celui d'Ennode au début du siècle précédent. On ne s'étonnera donc pas que le cliché se propage de nouveau lors de la renaissance carolingienne, même si Alcuin semble le rappeler, sous sa forme hiéronymienne, par ironie plus que par admiration :

Alcuin, *Epist.* XXXIX, *M. G. H.*, *Epist.*, t. IV, p. 82, 9 :

O si mihi uox ferrea esset et omnes pili uerterentur in linguas, ut uel sic ad aures tui cordis uerba dilectionis meae peruenire ualuissent... !

THEODULF, *Carm.* XXVIII, 9, *M. G. H.*, *Poetae*, t. I, p. 494 :

> Si mihi mille forent centeno in gutture linguae,
> aerea uox cunctis ferrea uerba daret,
> non possem, fateor, tot promere sedis amoenae
> gaudia, quae capiunt qui bene iura tenent.

BYRHTFERTH (anglo-saxon de la fin du x^e^ siècle), *Vita s. Dunstani*, éd. W. Stubbs, *Memorials of st Dunstam*, London, 1874, c. XXIX, p. 40 :

> Ego quidem si die noctuque millenos sonos ferrea lingua contra naturam emitterem, nequirem utique omnia beneficiosa uirtutum suarum opera, quae uel manifeste uel etiam secrete peregit, prompsisse.

Par tradition littéraire, le cliché se perpétue jusqu'en plein XII^e^ siècle, dans le genre des *Visions*, dans le Panégyrique en vers et dans les parodies :

VISIO TNUGDALI, éd. A. Wagner, Erlangen, 1882, p. 35, 18 :

> Quanta uel qualia et quam inaudita ibi uiderit tormenta, si centum capita et in unoquoque capite centum linguas haberet, recitare nullo modo posset.

Ibid., v. 60, p. 61 :

> At mihi, si centum lingue simul oraque centum,
> ferrea uox esset, genus omne uel omnia uere
> nomina penarum metro non scribere possem.

Ibid., v. 1170, p. 96 :

> Que tormenta simul uiderit, nec lingua referre,
> cernere nec uisus hominum quit, fingere nec cor.
> At si mille mihi lingue simul oraque mille,
> erea uox esset, ea non perstringere possem.

GUILLAUME DE CHESTER, *Carm. in laud. s. Anselmi*, v. 9-12, éd. Baluze, *Miscellanea*, t. IV, Lucques, 1764, p. 15 :

> Indefectiue iam si mea pectora clament
> et mea centenis uocibus ora sonent,
> fonte caballino si me respergat Apollo,
> ad te laudandum non satis unus ero.

JEAN DE SALISBURY, *Policraticus* VI, 30, 636 a, éd. C. Webb, Oxford, 1909, t. II, p. 89, 5 :

> Non, mihi si centum linguae sint oraque centum,
> omnia nugarum percurrere nomina possem.

Cette conclusion plaisante du grand ouvrage de Jean de Salisbury peut aussi m'aider à terminer cet article. « Même si j'avais cent bouches... », je ne saurais me flatter d'avoir procédé à un dénombrement exhaustif, puisqu'un cliché, par définition, se prête à des emplois innombrables. Il serait, du reste, fastidieux d'insister. Les pages qui précèdent auront suffi à montrer combien la culture scolaire est stable. Le cliché apparaît également dans toutes les provinces de la Romania, y compris Constantinople et la Grande-Bretagne. D'Homère à Jean de Salisbury, il a traversé deux millénaires sans périr, en dépit des vicissitudes de l'histoire. Renaissances? Sans doute, mais n'oublions pas que l'auteur mérovingien manie le cliché avec autant de faveur et d'aisance que ses prédécesseurs antiques ou que ses successeurs du IX^e^ ou du XII^e^ siècle. La renaissance ne s'explique que grâce à la continuité. Cette continuité virgilienne s'observe, au moins dans des cercles aristocratiques très restreints, malgré la barbarie générale. Inversement, des auteurs d'une haute culture et fort épris de Virgile répugnent à l'emploi de tels clichés : celui-ci n'apparaît jamais, si j'en crois les relevés de Diederich et Schelkle[1], chez saint Ambroise et saint Augustin. Il fut surtout un outil commode pour les esprits studieux et sans génie, fidèles à la tradition de certains genres littéraires : Vision, Lettre ou Panégyrique.

Pierre COURCELLE.

1. Sister M. D. Diederich, *Virgil in the works of st Ambrose*, dans *Patristic studies*, t. XXIX, Washington, 1931 ; K.-H. Schelkle, *Virgil in der Deutung Augustins*, dans *Tübinger Beiträge zur Altertumswissenschaft*, t. XXXII, Stuttgart, 1939.